

MARCEL BRION

de l'Académie française

Les Médicis

XIV^e-XVIII^e siècle

TEXTO

Collection dirigée par Jean-Claude Zyberstein



Les Médecins

MARCEL BRION
de l'Académie française

LES MÉDICIS

XIV^e-XVIII^e siècle

TEXTO
Le goût de l'histoire

Texto est une collection des éditions Tallandier

© Éditions Tallandier, 1982
et 2015 pour la présente édition.

2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

AVANT-PROPOS

Quiconque tenterait d'écrire l'histoire du mécénat royal, princier, ecclésiastique ou bourgeois, et d'analyser le rôle qu'il a joué dans le développement de la civilisation et de la culture, soit en Europe, soit en Asie, devrait faire une place importante à ces petits souverains italiens de la Renaissance qui avaient donné aux monarques allemands de l'époque des Lumières l'exemple d'un généreux et intelligent encouragement à la vie de l'art et de l'esprit. Si l'on veut estimer à leur exacte valeur les actions des maîtres de ces nombreux petits États de la péninsule qui avaient arraché leur indépendance à l'hégémonie du Saint-Empire et conquis prestige et prospérité grâce aux guerres, si le fondateur de la famille était un *condottiere*, ou grâce à l'argent s'il s'agissait d'un négociant, d'un banquier ou d'un grand propriétaire terrien, il faut reconnaître comme un élément caractéristique de ce désir qu'ils avaient de ne pas être oubliés de la postérité l'immortalisation de leur nom, de leurs personnes, de leurs gestes, de leurs traits par les artistes auxquels ils étendaient une libérale protection, poètes, peintres, sculpteurs. On remarquera aussi chez eux ce goût de la collection, hérité de l'Antiquité (Rome a eu des collectionneurs célèbres et certaines villas de Pompéi et de Herculaneum

étaient de véritables musées), et perpétué à travers les siècles jusque chez les opulents hommes d'affaires américains d'aujourd'hui qui demandent l'immortalité – et l'obtiennent – des tableaux rassemblés par eux.

Le mécène et le collectionneur marchent la main dans la main en Italie, dès le Moyen Âge, mais la Renaissance a donné au connaisseur d'art de plus commodes possibilités de satisfaire son désir d'acquérir et de posséder des choses de beauté. Si on compare l'une à l'autre leur nature et leur activité, on distingue chez le mécène un haut esprit d'initiative et d'originalité. Le mécène suggère et demande à l'artiste d'inventer et de réaliser pour lui, conformément à ses préférences et à ses goûts, des œuvres d'esprit nouveau, correspondant aux neuves percées esthétiques qui définissent une génération : il fait construire des églises, des palais, il les fait décorer de fresques et de statues, il les meuble et les orne d'objets précieux et, souvent, le jardin qui entoure le château s'établit et s'organise suivant les impératifs d'un même style, ce qui conditionne une manière actuelle de regarder et d'éprouver la nature. Le collectionneur, lui, entretient moins de rapports avec le créateur qu'avec la création : sa préoccupation n'est pas de faire faire, mais de découvrir et d'accumuler ce qui a été fait ; pour peu qu'il soit féru des choses du passé plus que de celles de sa propre époque, il collectionne les objets de fouille ; amateur d'antiquités, il devient antiquaire, archéologue. Dans l'histoire des Médicis, on remarque nettement ce passage du mécène au collectionneur, lorsque l'irrésistible impulsion créatrice de la Renaissance italienne où il naissait chaque jour un chef-d'œuvre dans une capitale de la culture comme Florence, après une courte période baroque assez brillante, a fait place à une sorte de

stagnation. Ne trouvant pas (ou ne sachant pas trouver et stimuler) autour d'eux de mouvements artistiques à encourager, ils se sont rabattus des arts sur les sciences, et se sont appliqués à constituer des collections. Par leurs préoccupations d'ordre pratique, économique, industriel, où la science elle-même intervenait en tant que science appliquée, les grands-ducs de Toscane ont substitué au mécénat actif, dynamique, des Médicis du xv^e siècle, Cosme dit « Père de la patrie »¹ et Laurent surnommé « le Magnifique », une sorte d'encouragement que l'on pourrait presque dire passif, dépourvu de toute verve créatrice, plus attentif aux progrès de l'agriculture, de l'artisanat et du négoce qu'aux puissantes imaginations des architectes et des peintres ; peut-être aussi, peut-on dire, pour leur excuse, qu'il n'existait plus en leur temps de génies de mêmes dimensions que Leone Battista Alberti, Brunelleschi, Michel-Ange ou Léonard de Vinci et que le milieu, toujours si favorable à la naissance et à l'épanouissement du génie, sans suivre jusqu'à ses extrêmes conclusions la doctrine de Taine, s'amenuisait et disparaissait à mesure que s'effritaient et s'effondraient les libertés républicaines.

Il semble bien que Florence ait été le point de départ, le centre des lignes de force de cette vaste expansion du mécénat qui a gagné toutes les petites principautés ; justement parce qu'elles étaient petites géographiquement et politiquement parlant – comme étaient petits tant d'États souverains allemands du xviii^e siècle, jusqu'à être appelés, par dérision, « duchés de poche » – et d'autant plus fiers alors de posséder les meilleurs orchestres, les meilleurs théâtres, et de faire construire par des

1. Dit Cosme l'Ancien.

architectes français les merveilles du Baroque que leur propre pays, la France toujours antibaroque, ne leur permettait pas, ces principautés devaient à leur amour de la gloire telle que la concevait ce xv^e siècle, épris de la Grèce et de Rome, de hausser leurs minuscules capitales à l'excellence suprême de métropoles unanimement admirées, de l'art et de l'érudition : Ferrare, Padoue, Urbino, Vérone, Rimini possédaient des souverains fastueux, intelligents, sensibles et cultivés qui se disputaient, à coup d'offres alléchantes, et parfois même par la violence, les hommes célèbres qui pouvaient faire l'illustration de leur cour et les rendre à jamais glorieux dans la mémoire des peuples. Ainsi que des milliardaires américains s'arrachent, dans les ventes publiques, en rivalisant d'enchères fabuleuses, les tableaux les plus chers du monde, les Baglioni, les Este, les Malatesta font parfois enlever sur la route, quand ils sont restés indifférents à l'offre d'opulentes prébendes, les professeurs que les universités s'envient et se disputent.

Ailleurs, le mécénat est généralement aristocratique : souverains immédiats ou médiatisés, de souche royale ou d'antique lignage féodal ; ou bien des princes de l'Église, papes, cardinaux, évêques, abbés d'ordres monastiques qui sont souvent aussi princes de naissance. L'avènement des puissances d'argent, vers le milieu du Moyen Âge, l'accession de bourgeois, comme les Fugger, Jacques Cœur ou les Médicis, au prestige, à la puissance et à la fortune, qui rendent indépendant celui qui les possède et placent les autres sous sa dépendance, n'a pas modifié le caractère du mécénat : il est toujours lié au pouvoir politique, de façon évidente ou occulte. Dans les sociétés démocratiques où le souverain est sans cesse à la merci de

l'opinion publique, la popularité si nécessaire s'entretient par la propagande et la publicité. On a dit de l'argent qu'il est le « nerf de la guerre » : on pourrait dire aussi qu'il est le ressort, très souvent, d'une popularité que peuvent entretenir sans interruption les louanges payées du grand homme.

Incontestablement, le mécénat est, sur un certain plan et en une certaine mesure, un élément de prestige, une source de popularité : Périclès le savait aussi bien que Louis XIV, ou Frédéric II qui construisait sa future mémoire sur les éloges des encyclopédistes français.

Le mécénat italien de la Renaissance est moins aristocratique qu'il ne se présente en Allemagne ou en France, parce que les maîtres de ces petits États, qui se sont faits eux-mêmes princes de l'esprit, sont enracinés à la terre par des souches plébéiennes. Les *condottieri* qui lièrent puissance et fortune, et gloire, à trafiquer de l'entreprise des guerres, furent à l'origine des agriculteurs dégoûtés de la charrue, des artisans ou de petits marchands ; ils n'ont pas d'ancêtres nobles, leur noblesse, ils la conquièrent à la force du poignet, aucun n'en a hérité, il faut chaque jour la gagner et la mériter.

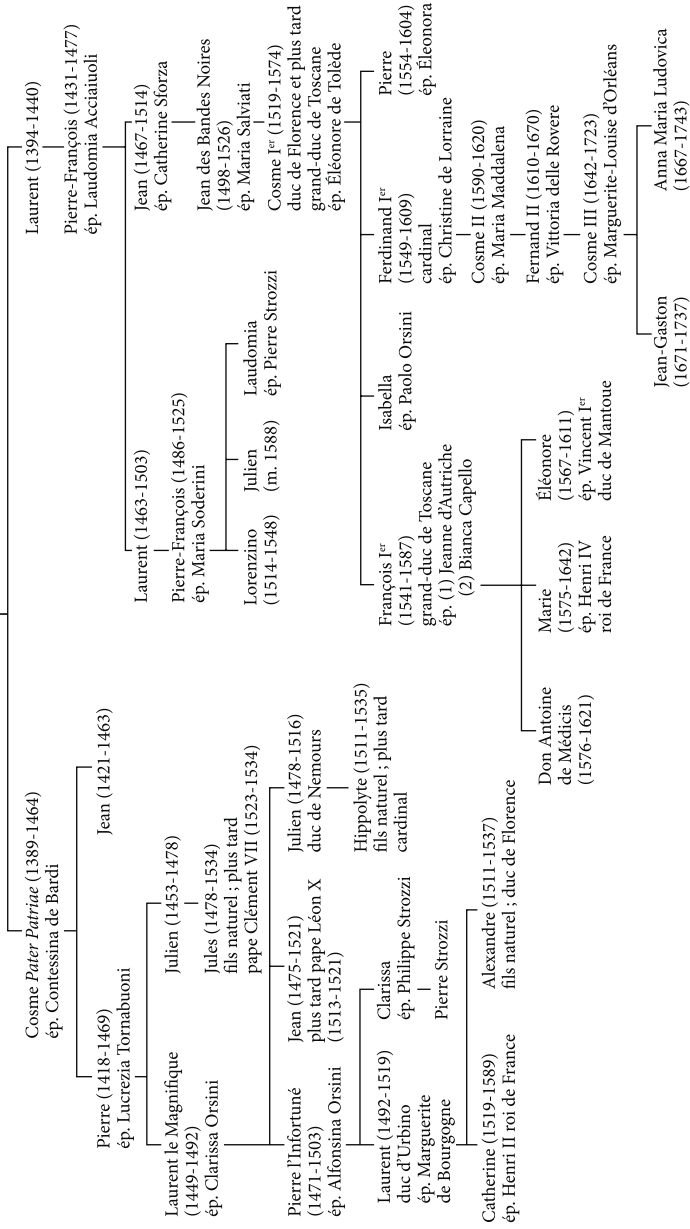
Parce que l'Italie du Moyen Âge a presque totalement fait table rase de ses maîtres féodaux, parce que l'expérience des Communes, quand elle a été de brève durée, a montré la supériorité des régimes démocratiques sur le « fait du prince ». L'exécration vouée au baron impérial, au gouverneur allemand, a enfoncé dans la mentalité italienne cette ineffaçable devise *Fuori i Tedeschi !* qui enflammera encore le Risorgimento. Du sol italien doivent sortir les maîtres de l'Italie, et plus ils sont près de la terre, plus ils sont aptes à comprendre les besoins,

les désirs et les aspirations du peuple. Dans cette Italie de la Renaissance, succédant à celle du Moyen Âge qui s'est vu octroyer une puissance venant d'en haut, des instances majeures, le pape ou l'empereur, le véritable pouvoir, organique, naturel, est sorti d'en bas : les ancêtres des Sforza de Milan sont des paysans lombards : ceux des Médicis des cultivateurs du Val d'Arno, qui travaillaient de leurs mains le *podere* qui fournissait blé et vin. La banque, le trust de l'alun, l'agiotage sur les monnaies, la spéculation sur la laine et la soie sont venus beaucoup plus tard, et, devenus les plus raffinés des citadins, maîtres de la vie intellectuelle et artistique de la cité, la préférence qu'ils gardent pour la villa, qui n'est pas un château princier, mais une grosse ferme d'exploitation rurale, montre qu'ils restent des terriens. Ainsi, l'histoire des Médicis est-elle entretissée dans l'histoire des destinées de Florence, et plus largement de la Toscane, et de l'Italie, par toutes les implications de politique intérieure et de politique extérieure que leur activité d'hommes d'affaires et d'hommes d'État rend inévitables.

Ce rôle authentiquement exemplaire qu'ils ont joué pendant près de quatre siècles et qui a fait de leur nom le synonyme d'amateurs et de soutiens de l'art, comme l'avait été, dans l'Antiquité, celui de Mécène lui-même, fut d'autant plus décisif qu'il accentua, dans l'art toscan, le caractère qu'il avait déjà d'être un art populaire, c'est-à-dire directement et immédiatement intelligible à tous, au contraire de l'« art de cour » qui ne s'adresse qu'à un milieu social étroitement limité. Au contraire de cet art aulique, aristocratique, florissant à Versailles sous Louis XIV et Louis XV, à Fontainebleau avec François I^{er} et dans les cours allemandes du XVIII^e siècle, l'art floren-

tin de la Renaissance présente la même physionomie de naturel bourgeois que la personnalité des Médicis. Cette physionomie se transformera quand les grands ducs de Toscane monteront sur le trône offert et soutenu par l'empereur, et quand apparaîtra simultanément, au nouveau palais Médicis, un « art de cour » dont les portraits d'apparat par Bronzino sont des exemples frappants.

Giovanni di Bicci de Medici
(1360-1429)



Chapitre premier

FLORENCE : LES INSTITUTIONS ET LES HOMMES

Si l'on n'a pas analysé minutieusement les structures et le fonctionnement des institutions que l'État florentin s'est données, au XIII^e siècle, afin d'échapper aux abus de la « tyrannie » aristocratique et à la confusion des guerres civiles entre Guelfes et Gibelins, on est porté à regarder comme un paradoxe difficilement explicable la puissance politique exercée, discrètement d'abord par les premiers Médicis, puis avec arrogance et arbitraire par leurs descendants, et la docilité avec laquelle un peuple plus qu'aucun autre susceptible, ombrageux, passionnément attaché à la lettre de la liberté et de l'égalité, a supporté, avant même que les grand-ducs de Toscane reçussent un titre princier et recherchassent les alliances royales, une monarchie de fait, ressemblant beaucoup à la forme de régime que ce peuple détestait et contre lequel il s'insurgeait chaque fois qu'un ambitieux faisait mine de le lui imposer.

Les institutions jouent le rôle prépondérant, évidemment, dans le fonctionnement d'un État, mais le caractère des individus et de la collectivité dans laquelle leurs idiosyncrasies se mélangent entre aussi en ligne de compte.

Paradoxal, le règne trois fois séculaire des Médicis, sous des formes, certes, différentes depuis le XIV^e siècle jusqu'au XVII^e, l'est si on met en balance la réalité pratique des faits et la lettre de la doctrine sociale. Observée à vol d'oiseau, l'ascension des Médicis, de la bourgeoisie riche à un rang princier qui les fait aller de pair avec les chefs des grandes puissances, apparaît comme une sorte de compromis entre les lois, très sévères, de la démocratie toscane, et le pragmatisme d'une population qui consent à ce que ses grands bourgeois s'enrichissent pourvu que la communauté des citoyens, jusqu'au plus pauvre, en profite, et plus encore peut-être pourvu que l'on n'enfreigne pas les principes égalitaires, et le premier précepte de la constitution, implicite ou explicite peu importe, qu'aucun homme ne doit chercher à s'élever au-dessus des autres. Ayant exécré l'égoïsme et, davantage, l'arrogance des aristocrates, le peuple florentin a voulu être tenu pour une unité, non pas certes homogène puisque les gros banquiers ne ressemblaient pas aux meurt-de-faim, des *scioperati*, c'est-à-dire des sans-travail, mais authentique et indissociable aux yeux de la loi. Les privilèges de la richesse n'appartenaient pas à une oligarchie, car, théoriquement du moins, à force de travail et d'intelligence, la chance aidant, tout homme appartenant à l'un des arts hiérarchisés dans l'échelle des conditions pouvait espérer devenir riche. On peut dire que la démocratie florentine a rendu le plus bel hommage à la nature essentielle de l'aristocratie en admettant que celle-ci n'a rien à voir avec l'argent ; il s'en est fallu de peu que la pensée populaire florentine n'ait vu dans l'argent un facteur égalisateur, ou, du moins, un élément qui ne nuisait pas à la véritable égalité. Haïssable à ses yeux la chance de la naissance qui

vous a fait venir au monde comte ou duc ; respectable le résultat de votre activité, de votre talent ou de votre entregent qui vous fait riche.

Qu'il ait fallu aux Médicis beaucoup d'adresse, de modération et de diplomatie pour s'emparer de la puissance et la reprendre quand ils l'avaient perdue, toute leur histoire le montre excellemment, et si cette histoire se confond, sans défaut, avec celle de Florence pendant la longue période où ils en ont été les maîtres, c'est que leurs qualités et leurs défauts étaient ceux dont le peuple ne songeait pas à souffrir parce qu'il les possédait aussi. Tantôt tolérés, tantôt adorés, tantôt haïs, les Médicis sont restés associés étroitement aux destinées de la ville du Lys rouge ; aux yeux de la postérité, ils en sont inséparables, leur immortalité reposant principalement aujourd'hui sur les œuvres d'art et de culture nées de leur mécénat, ou, du moins, favorisées par la protection très large, très intelligente et très généreuse qu'ils ont étendue sur les hommes de génie qui étaient leurs contemporains.

Les distinctions sociales résident dans la fortune que l'on possède, ou, pour mieux dire, sur la masse monétaire dont on dispose pour conduire et développer ses affaires, car l'argent ne stagne pas, et nul, à moins d'être avare, ne thésaurise. La monnaie florentine est une des plus stables et des plus recherchées en Europe, le florin d'or faisant prime sur tous les marchés ; son pouvoir d'achat, selon l'estimation de Burckhardt, équivalait à dix francs-or de 1860. On aimait ostensiblement l'argent, on le respectait ; il vous valait toutes les commodités de la vie, l'estime de vos concitoyens, la faculté de manœuvrer une « clientèle » que l'on tient par l'argent qu'on lui donne ou qu'on lui prête et qui vous procure, en échange, une

influence considérable. Le proverbe qui dit que « l'argent n'a pas d'odeur » était vrai, à Florence comme ailleurs ; son odeur aurait-elle été, par hasard, désagréable, on y remédiait parfois en parfumant les pièces de monnaie. Il pouvait arriver aussi qu'on les oignît de poison pour se débarrasser de ses ennemis.

Les principes de liberté et d'égalité, – égalité négative puisqu'elle exigeait seulement que « personne ne s'élevât au-dessus des autres » – ne mettaient pas obstacle à l'enrichissement, souvent abusif, des grands bourgeois ; ces principes ne reposaient en fait que sur une fiction, et non une réalité ; un système fondé sur l'élection donne toujours l'avantage aux hommes que leur prestige, leur argent, leur influence sur les masses, rendent « grands électeurs ». La classification des corporations et leur hiérarchisation se faisaient suivant une échelle de richesse où les banquiers occupaient le degré le plus haut, tandis que les gagne-petit, les boulangers par exemple, se trouvaient au plus bas ; il en était ainsi depuis que les ordonnances de justice de 1293 avaient fixé, pour mettre fin aux guerres civiles endémiques, une constitution inviolable, républicaine et démocratique, fondée sur une superposition de classes, de castes, sévèrement délimitées, dont il était défendu de sortir, et où il était aussi difficile d'entrer si on n'y appartenait pas par droit de naissance : on les appelait les arts, ce qui signifiait métiers. Cette échelle des castes se trouvait divisée en trois catégories qui étaient, du haut en bas, les arts majeurs, les arts moyens et les arts mineurs. La première catégorie réunissait ce que l'on aurait pu appeler des « métiers nobles », on dirait aujourd'hui des professions libérales : juges et notaires, banquiers, médecins, et quelques commerces de luxe,

les fourreurs, les industriels et marchands de drap et de soie qui constituaient un chapitre considérable du budget florentin. En 1338, déjà, on recense deux cents fabriques de drap qui produisent quatre-vingt mille pièces que l'on exporte dans toute l'Italie et, évidemment aussi, à l'étranger. Le commerce est estimé parce qu'il enrichit, et Boccace exprime l'opinion générale de ses compatriotes quand il écrit « qui ne s'enrichit pas n'est qu'une bête ». Le drap brut, lorsqu'il n'est pas le produit des laines locales, vient de Flandres, d'Angleterre, de France, d'Espagne, du Portugal ; ce drap brut est travaillé par des ouvriers spécialisés, et devient, à Florence, un objet de haute qualité, source de prospérité considérable pour la corporation de Calimala qui préside aux destinées de cette industrie. Les règlements corporatifs sont sévères et étonnent dans une société qui se dit libre : interdiction de prendre femme hors de Florence, de travailler aux jours chômés qui sont extraordinairement nombreux, de jouer aux cartes ou aux dés, de jurer, d'exposer des étalages ; l'Église, qui impose les commémorations des saints et exige congé ce jour-là, a la faculté, en revanche, d'excommunier un ouvrier qui négligerait son travail. Les lois civiles, les prescriptions ecclésiastiques, les traditions, les mœurs, concourent ainsi à étouffer la liberté individuelle. On encourage le commerce mais, en même temps, on met un frein au luxe, qui est un indiscret étalage d'opulence et une preuve visible, et ostentatoire, de l'inégalité des conditions ; des règlements fixent les vêtements qui sont permis et ceux qui sont interdits, les sommes que l'on a le droit de dépenser pour les fêtes de mariage et les banquets d'enterrement, le style des modes, la forme des vêtements, la valeur des bijoux. Le Florentin est, par

nature, sobre dans ses ajustements, dans son alimentation ; par esprit de mesure et par discrétion, et aussi parce que les jouissances grossièrement matérielles ne sont pas celles qu'il estime. Savonarole exagérera cette rigueur puritaine, volontiers ascétique, mais avant son règne déjà, il existait un corps de fonctionnaires qui avaient pour objet de faire respecter les lois somptuaires dans les rues et jusque dans les maisons, où se glissait la curiosité malveillante des inquisiteurs. Les arts majeurs, corporations capitalistes, maniaient la grande majorité du capital florentin. Les banquiers et les changeurs profitaient de l'infinie variété des monnaies ayant cours en Italie et à l'étranger en ce temps-là, et des fréquents changements de valeur. L'importance des opérations commerciales entraînait l'emploi de tous les systèmes bancaires connus aujourd'hui, les lettres de crédit, les lettres de change, les comptes courants, les virements de fonds, les prêts sur gage, les emprunts, les commandites, les assurances sur marchandises. Dans les commerces de luxe, on rencontre la pharmacie et l'épicerie groupées en un même chapitre, les produits qu'elles vendent servant également à la thérapeutique, à la gastronomie, aux usages ménagers et aux arts, poudres de couleur, huile de lin, gomme, térébenthine, laque, lapis, etc.

Dans les arts moyens, bouchers, bonnetiers, linges, cordonniers, tailleurs de pierre, menuisiers et ébénistes, pas d'industriels : des artisans, des ateliers familiaux avec apprentis et compagnons : une classe aux moyens modestes, mais solide, stable, souvent cultivée, très susceptible sur le chapitre de l'indépendance et de la respectabilité. Au-dessous d'elle, les arts mineurs comprenant tout le commerce de l'alimentation, des marchands de

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie Roto Impression SAS à Lonrai
Dépôt légal : juin 2015
ISBN : 979-10-210-1090-1
N° d'édition : 3784
Imprimé en France

